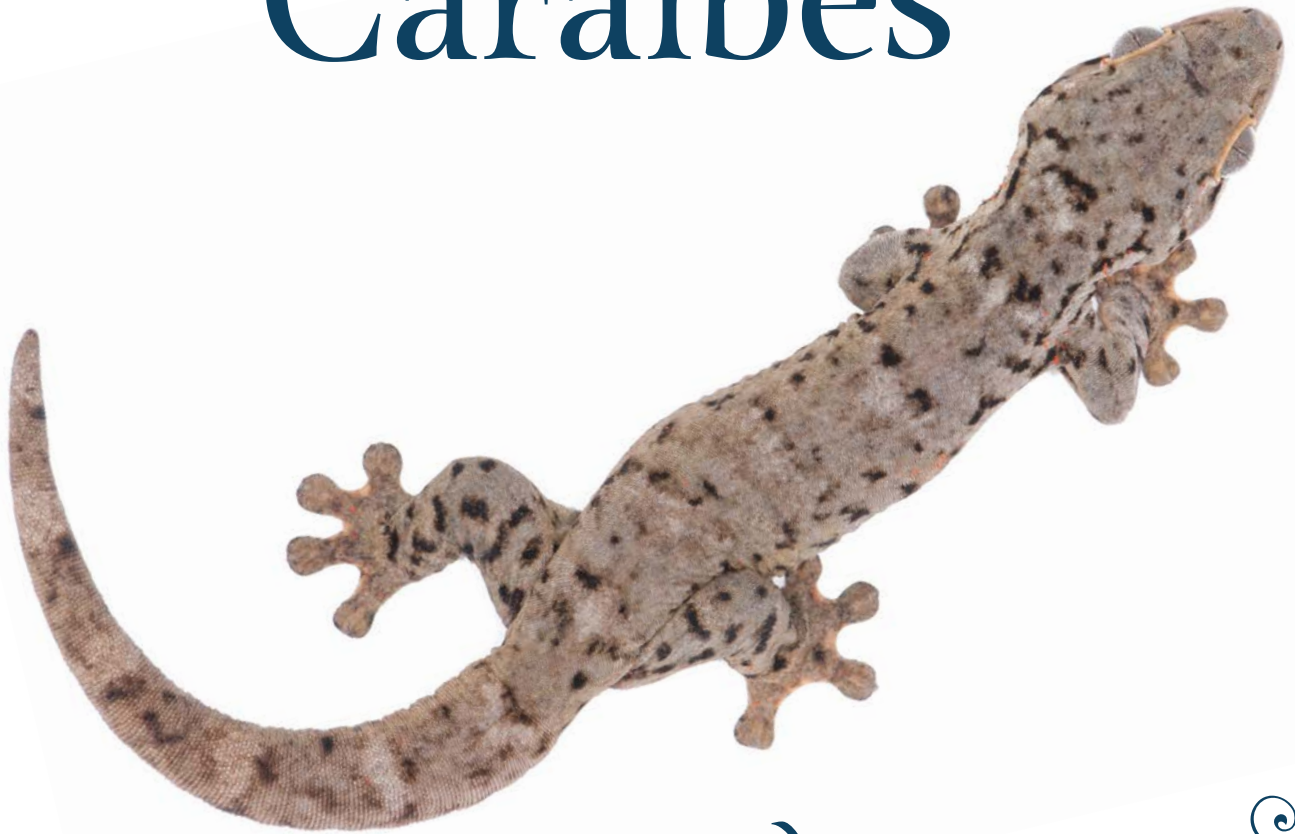


Curiosités des Caraïbes



Mark Yokoyama

Curiosités des Caraïbes

Première Partie : Des Êtres Fascinantes





Le monstre des bas-fonds

Ils n'ont peut-être pas l'air effrayant, mais les tilapias ont beaucoup de caractéristiques qui en font des envahisseurs redoutables sur une île comme Saint-Martin.

Les tilapias sont des poissons provenant des régions chaudes d'Afrique et du Moyen-Orient. Ils sont très divers : il en existe une centaine d'espèces, dont la plupart vivent en eau douce. Certaines espèces sont un met très apprécié. Les tilapias sont pêchés à l'état sauvage dans les lacs et les rivières d'Afrique et sont élevés dans le monde entier à raison de plus d'un million de tonnes par an.



Ce qui a fait leur succès dans leur zone d'origine et leur popularité auprès des pisciculteurs en fait également une espèce envahissante très dangereuse. Ces dernières années, ils ont été introduits partout dans le monde où ils font des ravages dans les écosystèmes d'eau douce, se nourrissant d'espèces indigènes et rivalisant avec elles pour trouver leur nourriture.

Pourquoi sont-ils si dangereux ? Tout d'abord, ils sont omnivores et peuvent donc perturber à la fois les plantes et les animaux aquatiques. Le tilapia a même deux paires de mâchoires : dans sa gorge, les os du pharynx ont des dents, ainsi que des muscles permettant de les utiliser comme seconde paire de mâchoires. Grâce à cette adaptation, il est capable de manger de façon plus variée et plus efficacement.



Le tilapia se développe rapidement et se reproduit allègrement. Il ne supporte pas les températures froides ou une eau très salée – c’est ce que l’on constate dans le Great Salt Pond lorsqu’une salinité accrue provoque une forte mortalité de tilapias. Sinon, dans les zones tropicales comme Saint-Martin, ils sont pratiquement inarrêtables. Ils sont extrêmement communs dans le Great Salt Pond et dans de nombreux cours d'eau et étangs de l'île. On ne sait pas avec certitude quel est leur impact sur les espèces indigènes de poissons, de crevettes et d'autres formes de vie aquatique, mais il n'est probablement pas très bon.

Côté positif, ils mangent les larves de moustiques et peuvent consommer ce dont les autres poissons ne veulent pas. Peut-être mangent-ils les algues qui se développent trop lorsque les nutriments introduits par l'homme envahissent les étangs. Malheureusement, les effets négatifs sur l'écosystème local sont probablement plus importants que les effets positifs.



L'arbre de vie

Il est facile d'aimer le manguier pour son fruit sucré et juteux ou le flamboyant pour sa couronne de fleurs spectaculaire. Tous deux viennent de loin, mais font désormais partie des paysages et cultures des Caraïbes. Le véritable joyau indigène des Caraïbes est un arbre que beaucoup ne connaissent pas, mais qui est sans égal de bien des façons.

Le gaïac est également connu sous le nom de *lignum vitae*, *guaiacum* ou *palo santo*. Il est originaire des Caraïbes ; c'est une espèce menacée et son bois est le plus dur au monde. On le considère comme un petit arbre, mais ce n'est pas tout à fait vrai. Il a été utilisé comme remède pour de nombreuses maladies, même s'il n'a probablement pas eu de résultat favorable. À une certaine époque, c'était l'un des arbres les plus importants au monde, et il a toujours été l'un des plus beaux.



En tant qu'espèce indigène, le gaïac a évolué de façon à vivre dans les Caraïbes. Il pousse lentement, mais peut survivre dans des environnements secs et inhospitaliers. Il peut vivre près des côtes salées, enraciné dans le calcaire avec un tout petit peu de terre. Son bois est incroyablement dur, ce qui le rend résistant aux tempêtes et aux vents violents.

Le bois le plus dur au monde était également très précieux. Les gaïacs étaient abattus partout où ils se trouvaient et façonnés en une multitude d'objets différents. Les mortiers et les pilons utilisés pour écraser la marante étaient fabriqués avec du bois de gaïac, tout comme les boules de billard, les matraques de police et les rouages d'horloge. Il était également utilisé pour la fabrication de pièces de bateaux, comme les caps de mouton et les roulements d'arbre.



Avec le temps, les métaux, les plastiques et autres matériaux ont remplacé le bois de gaïac pour la plupart des utilisations, mais même avant cela cet arbre avait déjà subi de nombreux dommages. Les arbres millénaires atteignant près de 20 mètres de haut ont presque entièrement disparu maintenant. Les arbres centenaires qui ont grandi depuis lors nous font penser que le gaïac est une petite espèce.



Il reste incroyablement beau, avec un feuillage épais qui change de couleur au fil des saisons. Les feuilles d'un vert profond se distinguent pendant la saison sèche, lorsque l'arbre est entouré de couleurs brunes et jaunes. Ses fleurs bleues explosent une ou deux fois par an, générant une ronde incessante d'abeilles et de papillons. Des dizaines de milliers de fruits oranges peuvent recouvrir un arbre adulte ; ils s'ouvrent pour révéler les graines dans leur enveloppe rouge vif.



Aujourd'hui, le gaïac renaît à Saint-Martin, planté dans les jardins et au bord des routes par ceux qui connaissent ses charmes. Dans un siècle ou deux, il retrouvera peut-être la place qui lui revient sur l'île et dans l'imaginaire de ceux qui y vivent.



Nulle part ailleurs dans le monde

Selon le dernier décompte, il y a six espèces différentes de geckos à Saint-Martin. Certains d'entre eux sont minuscules, environ trois centimètres de long. Le mabouia des maisons est de taille moyenne et on le voit souvent escalader les murs et manger des insectes attirés par la lumière des porches. En comparaison, le thécadactyle tacheté est un monstre pouvant mesurer jusqu'à 20 centimètres de long, avec un corps robuste et une queue épaisse.

Peu de gens connaissent le thécadactyle tacheté. On le voit rarement autour des maisons car il passe ses journées à se cacher et sort la nuit pour chasser. Pendant le jour, il utilise souvent comme cachette les murets de pierre qui sillonnent l'île et les fissures dans l'écorce des vieux tamarins.



Le thécadactyle tacheté se reconnaît facilement. Il est de grande taille, bien sûr, solidement charpenté comme un athlète à la retraite. Il a aussi de nombreuses taches noires sur une peau bronzée. Ses jambes sont recouvertes de peau flasque, comme de longs sous-vêtements trop grands de plusieurs tailles. L'écart entre ses orteils fait que ses pieds paraissent ridiculement grands. Il a d'énormes yeux qui ressortent de chaque côté de sa tête comme de minuscules planètes.

C'est un beau lézard, que l'on ne trouve qu'à Saint-Martin. Sur l'île, on le connaît depuis l'arrivée des premiers habitants, mais ce n'est qu'en 2011 qu'il a été décrit comme une espèce nouvelle. Auparavant, il était considéré comme une variante d'une espèce sœur, le thécadactyle à queue turbinée, que l'on trouve dans une grande partie des Amériques tropicales.



Pourquoi Saint-Martin a-t-elle sa propre espèce de gecko ? C'est assez difficile à dire, parce que cela s'est passé bien avant qu'il y ait quelqu'un pour l'observer. Notre thécadactyle tacheté a peut-être vécu sur plusieurs îles à la fois, avant de disparaître partout sauf à Saint-Martin. Les thécadactyles à queue turbinée ont peut-être colonisé les Caraïbes à deux reprises : un groupe initial qui s'est transformé en notre thécadactyle tacheté, puis un groupe plus récent qui est le même que les geckos du continent.



Quelles que soient ses origines, le thécadactyle tacheté mérite certainement une reconnaissance plus large comme une partie unique de la nature de Saint-Martin. Il fait également partie de la culture locale. Sur ses orteils, des crochets microscopiques comme du velcro invisible lui permettent d'escalader les murs. Cela a donné naissance à un mythe : s'il y a un thécadactyle sur votre peau, on ne peut l'enlever qu'en le brûlant avec un fer à repasser chaud. Ce mythe est faux, bien sûr, mais il se fonde sur l'observation des étonnantes capacités d'escalade de cet animal.

Voici les monstres



Ils vous ont émerveillé et peut-être avez-vous été momentanément intimidé par l'un d'entre eux. Il s'agit du lézard souvent énorme qui erre à Saint-Martin : l'iguane vert.

L'iguane vert porte le nom d'une couleur dont il est souvent dépourvu. Les iguanes qui viennent de naître sont d'un vert acide brillant. En vieillissant, leur couleur s'estompe pour devenir des tons de vert plus sombre et des teintes de gris. Les iguanes mâles se parent d'orange vif pendant la saison de reproduction, le plus souvent sur leurs pattes et leurs pieds. Malgré la diversité et la splendeur de leur gamme de couleurs, tous les iguanes à Saint-Martin sont de la même espèce.



L'iguane est un doux géant, si l'on peut dire. Il a jusqu'à une centaine de dents pointues, mais il les utilise surtout pour manger les feuilles et les fruits qui composent son régime végétarien. Il a une crête d'épines sur le dos, mais c'est uniquement pour se protéger des prédateurs. Il a des griffes acérées, mais il les utilise pour grimper aux arbres où il passe la plupart de son temps.

C'est dans l'eau que l'iguane est le plus gracieux. Sur terre, la façon dont se déplace l'iguane va d'une démarche laborieuse à un cafouillage frénétique et maladroit. Quand on s'approche d'un iguane près d'un étang, il fait en général un saut en l'air en agitant les pattes pour se projeter dans l'eau. Juste après l'éclaboussure, il se transforme en une machine à nager sinueuse, glissant vers la sécurité de la rive éloignée.



Bien qu'ils ressemblent à des gardiens primitifs du lointain passé de l'île, les iguanes verts sont en réalité arrivés récemment sur l'île. Selon la plupart des témoignages, quelques caisses d'iguanes ont été livrées par fret aérien au milieu des années 1990. Destinés à l'origine à servir d'animaux de compagnie ou peut-être même de soupe, les iguanes n'ont jamais été réclamés. Au bout de quelques jours, un employé compatissant a relâché les animaux abandonnés et, pendant un certain temps, ils ont vécu principalement à Flamingo Pond.



Flamingo Pond a été comblé lors de l'agrandissement de l'aéroport quelques années plus tard, et les iguanes ont été transportés vers d'autres parties de l'île. Ces réfugiés ont continué à prospérer dans leur pays d'adoption. Au cours de la décennie suivante, ils sont devenus de plus en plus courants et on les trouve maintenant en grand nombre partout à Saint-Martin.



Quel est l'impact de l'iguane vert ? Il est difficile de le dire précisément, mais ils peuvent endommager ou tuer des arbres là où ils sont trop nombreux. On sait qu'ils mangent aussi des œufs d'oiseaux à l'occasion. Le plus grand danger est peut-être la possibilité que les iguanes verts à Saint-Martin parviennent sur les îles voisines où se trouvent des populations d'iguanes indigènes menacées. La concurrence avec les iguanes verts et les croisements avec eux constituent une menace considérable pour les iguanes indigènes des Caraïbes.

Elle vit vite et se transforme jeune



À Saint-Martin, il y a deux espèces d'amphibiens qui ont besoin de vivre en eau douce pendant leur développement, et la rainette de Cuba est l'une d'elles. Saint-Martin est une île relativement sèche avec peu d'eau douce, donc cela peut être un défi pour ces espèces.

La rainette de Cuba est originaire de Cuba, des Bahamas et des Îles Caïmans, mais les humains l'ont introduite dans de nombreux autres endroits. Elle vit aujourd'hui en Floride, à Hawaï et dans de nombreuses îles des Caraïbes. Bien qu'elle ait eu besoin de l'aide des humains pour se rendre sur de nouvelles terres – probablement en tant que passager clandestin parmi des cargaisons de plantes ou autres – une fois arrivée elle est très habile à coloniser de nouveaux endroits.



Saint-Martin pose un certain nombre de défis à la rainette de Cuba. Pour commencer, il n'y a tout simplement pas beaucoup d'eau douce. La plupart des étangs de l'île sont salés ou saumâtres, ce qui n'est pas bon quand on a une peau perméable qui peut absorber le sel. Il n'y a pas de véritables rivières, et l'eau douce des petits ruisseaux saisonniers de ravins et des fossés de bord de route grouille généralement de guppys et autres poissons qui aimeraient bien manger des jeunes têtards.

Face à un tel environnement, que peuvent faire les grenouilles ? Tout d'abord, elles pondent beaucoup d'œufs : 100 à 1 000 à la fois. Elles sautent aussi dans des eaux que les poissons ne peuvent pas atteindre, comme les mares pour le bétail, les puits et même les flaques d'eau. Evidemment, cela signifie que les têtards doivent grandir vite avant que leur flaque d'eau ne disparaisse. Ils commencent par manger des



algues, qui constituent la nourriture principale des têtards de la rainette de Cuba, mais à mesure que leur habitat se rétrécit, les choses prennent un tour sinistre.

Dans leur course contre la montre, les têtards vont souvent manger leurs frères et sœurs. C'est la meilleure solution pour que quelques-uns au moins survivent et se transforment en grenouilles avant que leur eau ne s'épuise. Cela peut sembler déplaisant, mais pour la survie de l'espèce, c'est beaucoup mieux que la mort de tous les têtards lorsque leur flaque d'eau s'évapore.



Si leur capacité à prospérer sur une île relativement sèche est impressionnante, ce n'est pas nécessairement une bonne chose pour la faune indigène. Comme toutes les espèces envahissantes, la rainette de Cuba peut perturber le délicat équilibre de la vie sur une île. Les animaux comme nos lézards indigènes – y compris les espèces que l'on ne trouve qu'à Saint-Martin – sont des proies potentielles pour la rainette de Cuba.

Le mini maestro des mangroves



Nos marais salants, étangs salés, et zones humides de mangrove constituent un écosystème complexe. De nombreuses espèces de plantes et d'animaux interagissent harmonieusement pour empêcher l'érosion des côtes de Saint-Martin et préserver nos eaux claires et nos récifs coralliens. Un minuscule animal en particulier joue un grand rôle pour maintenir cet ensemble.

Les crabes violonistes sont petits, quelques centimètres de large au maximum. À Saint-Martin, on les trouve surtout au bord de nos marais salants, sur les platins de sable et sous les mangroves. Les crabes violonistes mâles sont faciles à reconnaître car ils possèdent une énorme pince, parfois presque aussi grosse que le reste de leur corps.



Pourquoi ces petits crabes sont-ils si importants ? Considérez un des rôles de nos étangs et de nos mangroves : ils piègent les matières organiques et le sol avant qu'ils ne soient emportés vers la mer. Ce processus permet de lutter contre l'érosion et de garder la mer propre et claire, ce qui est essentiel pour la survie des coraux. Les crabes violonistes y contribuent, une bouchée après l'autre. Ils utilisent leur petite pince pour mettre du sable dans leur bouche et en filtrer de minuscules morceaux de nourriture.



Les crabes violonistes aident également à maintenir la santé des mangroves en creusant des tunnels dans le sable. Ils creusent des trous pour se cacher des oiseaux affamés, et ces trous ameublissent et aèrent le sol sablonneux où ils vivent, ce qui est favorable aux mangroves. Lorsqu'ils creusent des tunnels, les crabes ramènent également à la surface la matière organique enfouie, afin qu'elle puisse être mangée. Dans certains cas, d'autres animaux utilisent également les tunnels comme cachettes.



Les crabes violonistes sont aussi une source importante de nourriture pour de nombreux animaux des zones humides, en particulier les échassiers et les hérons. Ces crabes assurent la subsistance des oiseaux qui y vivent toute l'année ainsi que des espèces migratoires qui parcourent des milliers de kilomètres pour hiverner ici. La valeur nutritionnelle que les crabes absorbent en filtrant le sable mouillé est donc transmise à ces oiseaux — en morceaux de la taille d'une bouchée.



Il est difficile d'imaginer ce que serait notre île sans le crabe violoniste. Nos zones humides seraient tout à fait différentes. Les oiseaux qui nous sont familiers seraient probablement moins nombreux, ils auraient même peut-être totalement disparu. L'île pourrait être plus petite, nos rivages érodés et moins protégés par les mangroves. Nos récifs coralliens pourraient être submergés par les algues. La matière en décomposition emprisonnée dans le sable pourrait même aggraver l'odeur sur l'île. Heureusement que nos amis violonistes sont là !

Tourterelle turque



Curiosités des Caraïbes

Deuxième Partie : L'Île du Changement







L'île du changement

Pour les Saint-Martinois et les visiteurs habitués, les changements qui ont lieu à Saint-Martin sont un sujet courant de conversation. Parfois ces changements sont appréciés, mais le plus souvent ils sont considérés comme problématiques : une décharge qui s'agrandit, de nouvelles constructions pas forcément judicieuses ou des plages transformées en parkings. Les critiques ne sont pas surprenantes : peu d'endroits ont changé autant ou aussi rapidement que Saint-Martin au cours du dernier demi-siècle.

En ce qui concerne le patrimoine naturel de l'île, les changements remontent à bien plus longtemps et sont souvent moins visibles. Lorsque nous pensons aux espèces introduites, l'image qui nous vient à l'esprit est celle du rat nageant vers le rivage depuis un navire européen, mais les Amérindiens ont colonisé ces îles des siècles auparavant. Même s'ils n'ont laissé aucune trace écrite, les preuves écologiques suggèrent qu'ils transportaient des plantes et des animaux – et transformaient les Caraïbes – bien avant l'arrivée de Christophe Colomb.



En règle générale, l'introduction d'une nouvelle espèce passe inaperçue, du moins au début. Il n'existe aucune trace de la première rainette de Cuba ou du premier moineau domestique. On les remarque lorsqu'ils commencent à être installés, mais il peut alors être trop tard pour les arrêter. Des techniques innovantes ont permis d'éliminer les rats et autres espèces envahissantes de certaines îles inhabitées afin de sauver les espèces indigènes. Malheureusement, nous sommes loin de pouvoir réparer toutes nos erreurs.

Pour toute nouvelle espèce à Saint-Martin – comme l'étrange vers plat à tête de marteau qui se promène après la pluie – nous perdons d'autres espèces. L'iguane des Petites Antilles et l'élégante couresse du Banc d'Anguilla, ce serpent qui chassait autrefois les lézards sur notre île, ont tous deux disparu. Certains envahisseurs comme l'iguane vert sont présents partout à Saint-Martin. Beaucoup d'autres sont des



minuscules insectes que peu d'entre nous ont eu l'occasion de remarquer. Leur impact sur l'île est parfois surprenant : un scarabée minuscule peut abattre un palmier imposant.

Sur cette île du changement, il est bon de profiter d'un moment de calme pour réfléchir à la vie qui nous entoure – un oiseau sur le pas de la porte, un cri dans la nuit, une araignée qui tisse sa toile. D'où viennent-ils ? Comment sont-ils arrivés ici, et quand ? Comment transforment-ils l'île en ce moment même, de manière invisible ?



Une affaire de singe

Cela fait longtemps que les espèces envahissantes perturbent les plantes et les animaux indigènes, en particulier dans les îles. Avec l'augmentation du nombre de singes vervet envahissantes, à quoi peut-on s'attendre à Saint-Martin ?

Même s'ils peuvent survivre aux ouragans et aux sécheresses, les écosystèmes des îles sont d'une certaine façon délicats. Les espèces envahissantes peuvent causer des destructions et des désastres lorsqu'elles arrivent sur des îles où elles n'ont pas de prédateurs et peu de concurrence. Depuis l'année 1500, 80 % des extinctions d'animaux ont eu lieu sur des îles.

C'est ce qui se passe ici même, à Saint-Martin. La mangouste introduite a anéanti trois espèces : deux lézards et un serpent. Les rats et les mangoustes sont nos espèces envahissantes les plus destructrices. Ce sont toutes deux des espèces de mammifères omnivores : intelligents, rapides et affamés. Le raton laveur en est une autre, mais nous en savons moins sur son impact sur les îles.



Ces dernières années, la population de singes vervet a augmenté sur Saint-Martin. Agile et intelligent, ce singe se nourrit sans aucun doute d'une grande variété de plantes et d'animaux indigènes. Originaire d'Afrique, il a été introduit à Saint-Christophe et à la Barbade dans les années 1600. La population sauvage de singes vervet à Saint-Martin est beaucoup plus récente, peut-être ne date-t-elle que de quelques dizaines d'années.

L'exemple de Saint-Christophe peut nous en dire un peu plus sur un avenir possible de Saint-Martin. Les singes vervet sont très nombreux à Saint-Christophe, tant dans la forêt de montagne que dans les broussailles côtières sèches. Jusqu'à récemment, de vastes zones de culture de canne à sucre créaient une zone tampon entre les singes vivant en montagne et les zones urbaines. Avec la fin de cette activité, les singes enhardis se sont répandus presque partout dans l'île.



Dans les magnifiques forêts luxuriantes de Saint-Christophe, de nombreux animaux sont étrangement absents. Les escargots, si abondants sur les pentes humides de Saba et même dans la forêt sèche de Saint-Martin, ont presque entièrement disparu. On peut voir que quelques lézards chaque jour sur le mont Liamuiga de Saint-Christophe, alors qu'on voit quelques lézards par arbre sur le Pic Paradis à Saint-Martin. Il n'y a pas assez de recherches pour prouver que les singes en sont responsables, mais leur présence est l'une des rares différences majeures entre Saint-Christophe et les autres îles des Petites Antilles.

Alors qu'ils étaient autrefois rarement vus, les singes vervet sont maintenant chaque année de plus en plus fréquents à Saint-Martin et semblent être sur le point de devenir une menace pour l'ensemble de l'île. Les lézards que l'on ne trouve qu'à Saint-Martin vont-ils disparaître ? La forêt et les broussailles de l'île seront-elles remplies de singes et vides de tout le reste ? Si rien n'est fait, nous le saurons très bientôt.



Une introduction très ancienne

L'un des obstacles lorsqu'on étudie l'écologie d'une île est l'incertitude concernant les événements passés. Il est impossible de remonter le temps pour assister à la première arrivée d'une espèce végétale ou animale, que ce soit il y a vingt ans, deux cents ans ou deux millions d'années. Notre compréhension est plutôt éclairée par les données historiques et biologiques disponibles.

En ce qui concerne la tortue charbonnière à pattes rouges dans les Petites Antilles, il existe plusieurs possibilités. Elle a pu arriver seule en flottant sur un radeau de végétation jusqu'à chaque île. Elle a pu être amenée par des Amérindiens d'Amérique du Sud et introduite dans les îles qu'ils ont abordées. Elle a même pu être introduite à l'époque coloniale ou à l'époque moderne.



À Saint-Martin, on peut probablement écarter la dernière possibilité. En 1658, Charles de Rochefort publie un récit de son séjour dans les Caraïbes qui mentionne la présence de tortues dans la forêt de Saint-Martin. Comme Saint-Martin n'a été colonisée que dans les années 1620, il semble probable que des tortues vivaient sur l'île avant sa colonisation par les Européens.

La tortue charbonnière à pattes rouges a-t-elle été introduite dans ces îles par les Amérindiens ? Beaucoup pensent que c'est le plus probable. Les peuples Arawak et Carib ont migré du nord de l'Amérique du Sud – où la tortue charbonnière à pattes rouges est une espèce indigène – vers les Petites Antilles. Il aurait été très pratique d'emmener les tortues avec eux et de les relâcher, créant ainsi une réserve alimentaire renouvelable.



Il y a d'autres raisons de croire que la tortue n'est pas arrivée toute seule. La plupart des reptiles qui ont colonisé les Petites Antilles par leurs propres moyens se sont transformées en des espèces différentes sur chaque île ou groupe d'îles. La tortue charbonnière à pattes rouges semble essentiellement la même partout dans les Caraïbes, ce qui suggère qu'elle est arrivée assez récemment.

Nous savons aussi ce qui peut arriver aux tortues dans les îles : elles deviennent géantes, comme les tortues des Seychelles et des Galápagos. Il semble raisonnable de supposer que si ces tortues avaient colonisé les îles des Caraïbes il y a des millions d'années, elles auraient eu amplement le temps de devenir géantes sur les îles des Caraïbes également.



Il se trouve que nous n'avons pas besoin de supposer l'existence de tortues géantes dans les Caraïbes. À environ 40 miles de St. Martin, l'île Sombrero a abrité il y a bien longtemps la tortue géante de Sombrero. Des restes de cette tortue ont été trouvés dans du guano extrait de l'île. Plusieurs autres espèces éteintes de tortues géantes sont connues dans d'autres parties des Caraïbes. Il est possible que les populations existantes de tortues géantes aient été chassées jusqu'à leur extinction par les premiers humains qui sont arrivés ici, puis remplacées par les tortues présentes aujourd'hui.



La babouk

La babouk (*Heteropoda venatoria*) est énorme. Elle est plus petite que la main, mais elle est plus grande que toutes les autres araignées de l'île, à l'exception de notre mygale. Elle vient probablement d'Asie, et les humains l'ont amenée dans les régions tropicales du monde entier. On l'appelle parfois l'araignée des bananes parce qu'elle a l'habitude de se cacher dans les régimes de bananes.

Ici, à Saint-Martin, cette espèce ne semble pas particulièrement commune, mais elle a tendance à vivre dans et autour des maisons, ce qui augmente les chances de l'apercevoir. Ces araignées ont une morsure douloureuse, mais fuient généralement les humains si elles en ont la possibilité. Elle est souvent considérée comme bénéfique car elle se nourrit de cafards et autres insectes nuisibles.



Il est difficile de dire si cette espèce introduite est bonne ou mauvaise pour l'île. Si certaines espèces introduites causent de graves dommages aux écosystèmes des îles, d'autres peuvent avoir un impact très limité. Il y a de fortes chances que cette araignée mange surtout des cafards introduits dans les zones urbaines. Si c'est le cas, elle ne nuit probablement pas beaucoup aux espèces indigènes et ne leur fait guère concurrence.

Chansons d'amour



Dans les Caraïbes, il y a toujours de l'amour dans l'air pendant les nuits torrides, et on peut entendre des chants qui en témoignent. Doux bourdonnement, frottement grinçant ou pépiement perçant, ces appels résonnent dans l'obscurité, implorant un partenariat.

Le mode de vie nocturne présente certains avantages ici à Saint-Martin, surtout pour les êtres tout petits. Les oiseaux et les lézards sont de dangereux prédateurs pour les insectes et les minuscules grenouilles qui vivent sur l'île. Se cacher pendant la journée est une façon d'échapper à leurs yeux indiscrets et à leurs bouches affamées. C'est ce que font de nombreuses créatures nocturnes de Saint-Martin. La petite grenouille l'hylode de Johnstone souvent attend que la lumière du jour passe en milieu humide sous les pierres ou les feuilles mortes. De nombreux grillons et sauterelles se cachent à la vue de tous, camouflés pour ressembler aux plantes sur lesquelles ils vivent.



Vivre la nuit pose certaines difficultés lorsqu'il s'agit d'amour. Si les prédateurs ne peuvent pas vous voir, votre partenaire potentiel non plus. Bien qu'il existe de nombreuses façons de trouver un partenaire dans l'obscurité, le son est l'une des méthodes les plus courantes.

Ce sont généralement les mâles qui chantent ces chansons d'amour au clair de lune. La raison en est assez simple : la production d'ovules demande plus d'efforts que la production de sperme, c'est pourquoi les grenouilles et insectes femelles choisissent avec soin celui qui les fécondera. Ce sont les mâles qui doivent prouver leur valeur : ce sont donc eux qui lancent les appels annonçant à la fois leur emplacement et leur vigueur.



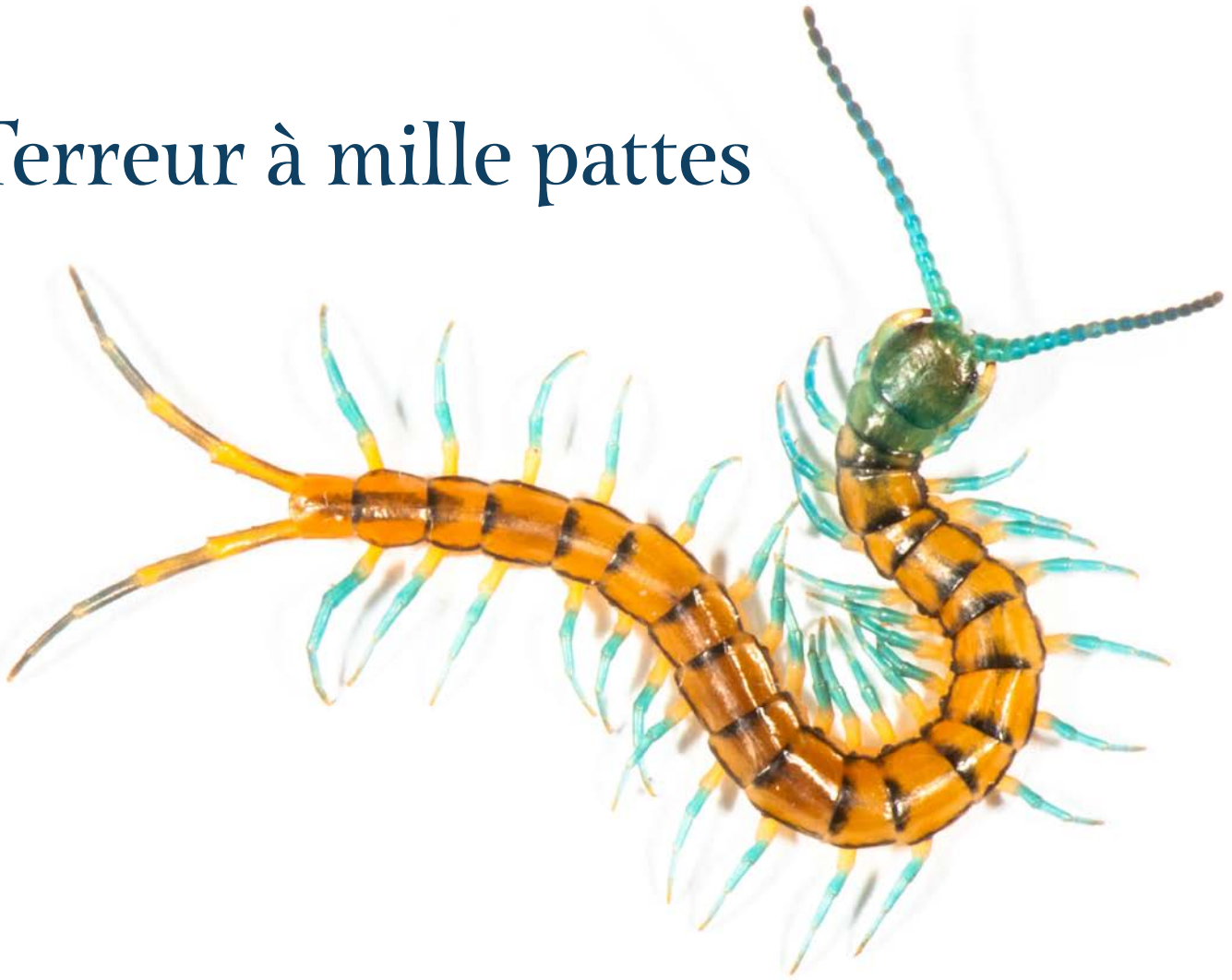
Une promenade nocturne dans un jardin, un champ ou une forêt sera remplie de chants. Le grillon des arbres est un insecte minuscule et délicat qui frotte ses ailes transparentes pour produire un crissement aérien. Le chant d'un seul grillon est léger, mais dans un champ de médicinaires rouges, le concert de centaines de grillons peut être impressionnant.

La sauterelle conocéphale préfère appeler depuis les hautes herbes. Elle a une lime sur une aile avant et un grattoir sur l'autre. Son chant est déterminé par la forme de ces éléments sonores et la façon dont elle en joue. Elle choisit de créer un son fort et grinçant, un bourdonnement presque continu, interrompu occasionnellement par de courts silences.



Le chanteur nocturne le plus célèbre de l'île est l'hylode de Johnstone. Cette minuscule grenouille remplit un énorme sac d'air dans sa gorge pour créer son sifflement caractéristique. Elle est étonnamment bruyante, et de nombreux insomniaques savent combien il est difficile d'identifier d'où vient ce sifflement. Un chœur de grenouilles sifflantes par nuit pluvieuse est sans doute le son le plus typique des Caraïbes.

Terreur à mille pattes



À Saint-Martin, beaucoup d'animaux à l'aspect dangereux sont assez inoffensifs. La mygale soyeuse n'est pas agressive et l'amblypyge ne mord pas. Cependant, la scolopendre géante du Vietnam est redoutée par beaucoup pour sa morsure douloureuse, et elle semble bien plus agressive que la plupart de nos créatures à l'air coriace.

Originnaire d'Asie, cette espèce s'est établie dans de nombreuses zones tropicales, dont les Caraïbes. La région possède également ses propres scolopendres géantes indigènes, mais la scolopendre géante du Vietnam semble être l'espèce la plus commune dans les zones où vivent les gens.



Cette féroce scolopendre mange à peu près tout ce qui est plus petit qu'elle. Il s'agit surtout d'insectes, mais elle chasse aussi les souris et les lézards. Les femelles défendent farouchement leurs œufs et leurs petits, les protégeant jusqu'à leur éclosion et leur première mue.

Il existe de nombreux mythes sur les scolopendres : on raconte qu'on les trouve toujours par deux, ou bien qu'on est immunisé contre leur morsure si on boit du rhum contenant des scolopendres. Ces histoires sont probablement fausses, mais elles témoignent de la place qu'occupe cet insecte dans notre imaginaire.

Un problème géant ?



Le terme « géant » peut être relatif. L'achatine géante est sans aucun doute une géante parmi les escargots terrestres, même si elle ne mesure que quelques centimètres de long. Elle est également l'une des pires espèces envahissantes au monde, mais est-ce un problème géant à Saint-Martin ?

Cet escargot est certainement devenu un gros problème dans de nombreux endroits. Originaire d'Afrique, il a été introduit par l'homme dans une grande partie des tropiques. Une fois établi, il peut transformer sa nouvelle demeure de diverses manières, mettant en danger les écosystèmes locaux, l'agriculture et même la santé humaine.



L'achatine géante est hermaphrodite, c'est-à-dire que chaque individu est capable de pondre des œufs. Elle pond 100 à 400 œufs à la fois, soit jusqu'à 1 200 œufs par an. Une fois qu'elles sont introduits, elles envahissent rapidement les lieux. Il est difficile de s'en débarrasser. En Floride, une infestation a été éradiquée au début des années 1970. Cette opération a consisté à tuer 18 000 escargots et a coûté l'équivalent de plus de 4 millions dollars actuels.

Ces escargots sont connus pour manger plus de 500 sortes de plantes différentes, y compris de nombreuses cultures agricoles. Ils consomment des feuilles, des fruits et des racines, en les grattant avec leurs 80 000 petites dents sur leur radula en forme de lime. Ils peuvent également transmettre des maladies aux plantes, y compris des maladies affectant des produits agricoles comme le cacao, les mandarines et les aubergines.



Dans certaines régions du monde, ces escargots sont également responsables de la propagation de maladies à d'autres animaux et même aux humains, dont certaines sont causées par des vers nématodes qui vivent dans les escargots. Heureusement, comme les humains attrapent généralement ces maladies en mangeant les achatines géantes crues ou insuffisamment cuites, c'est un problème que la plupart d'entre nous n'aurons aucun mal à éviter.

Dans les Caraïbes, cet escargot a été remarqué pour la première fois en Guadeloupe en 1984. Selon certains témoignages, il est arrivé à Saint-Martin avec des matériaux importés lors de la reconstruction de l'île après le passage de l'ouragan Luis. Que ce soit vrai ou non, nos escargots sont probablement arrivés de Guadeloupe. Aujourd'hui, on les trouve dans toute l'île.



Comme l'industrie principal de Saint-Martin est le tourisme, et non l'agriculture, cet escargot a probablement un impact plus important sur l'écologie locale que sur l'économie locale. Il peut nuire aux plantes indigènes et faire concurrence aux escargots locaux. Comme pour de nombreuses autres espèces envahissantes, afin de comprendre l'étendue de son impact il faudrait des recherches approfondies qui n'ont pas encore été menées ici. À Saint-Martin, il ne constitue peut-être pas le problème géant qu'il pose à certains endroits.



Au pays des aveugles

Saint-Martin abritait autrefois un assez beau serpent, la couresse du Banc d'Anguilla. Il a reçu le nom scientifique d'*Alsophis rijgersmaei* en l'honneur du médecin et naturaliste qui vivait à Saint-Martin au 19ème siècle, le Docteur Hendrik Elingsz van Rijgersma. Avec un peu de chance, on peut encore voir ce serpent à Anguilla ou à Saint-Barthélemy. Sur notre île, il semble que la mangouste ait chassé cette espèce jusqu'à son extinction. Mais cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de serpents à Saint-Martin...

Le seul serpent qui vit à Saint-Martin est étrange, mais il n'est pas étonnant de le trouver sur notre île. En fait, il a très bien réussi à coloniser les îles. Il est connu sous de nombreux noms : typhlops brame parce qu'on pense qu'il vient d'Inde, serpent-aveugle commun, et serpent aveugle des pots de fleurs parce qu'il voyage souvent vers de nouveaux endroits dans les plantes en pot.



Comme vous l'avez sans doute deviné, ce serpent est aveugle. Il a des yeux, mais ils sont peu puissants et couverts d'écailles. Il peut sentir la lumière et l'obscurité, mais probablement pas beaucoup plus que cela. Ce n'est pas un problème pour lui, car il vit sous terre et mange des fourmis à tous les stades de leur développement – œufs, larves, pupes et adultes – directement de leur nid.

Si vous n'en avez jamais vu, c'est probablement parce qu'ils se déplacent peu. Ils sont aussi très petits – ils ne mesurent que quelques centimètres de long et sont plus fins qu'un crayon. Il ne faut pas craindre le serpent aveugle, car sa bouche est bien trop petite pour vous mordre.

Comment cet étrange serpent est-il arrivé ici ? Probablement dans des plantes ou arbres en pot, de la même façon qu'il a fait le tour du monde comme passager clandestin. Cette espèce est également parthénogénétique.



Cela signifie que ces serpents sont tous femelles et peuvent se reproduire tout seuls. Ils donnent naissance aux enfants génétiquement identiques. C'est un sérieux avantage lors de la colonisation d'une île, et cela explique certainement en grande partie pourquoi ils ont réussi à s'établir dans le monde entier.

Pourrait-il y avoir un autre serpent à Saint-Martin ? C'est possible. Les serpents aveugles indigènes sont maintenant connus dans de nombreuses îles voisines. S'il y en a un à Saint-Martin, il est possible qu'il soit passé inaperçu. Aujourd'hui, on pourrait le confondre avec le serpent aveugle introduite. Si on en trouvait un – et plusieurs ont été vus dans les Caraïbes ces dernières années – il s'agirait probablement d'une espèce nouvelle pour la science.



Lézard de terre

Curiosités des Caraïbes

Troisième Partie : Nature Indigène



Histoires d'origine



Les Caraïbes sont pleines d'histoires. Il y a des histoires sur les gens et sur les événements, des contes et des histoires vraies. La nature dans les Caraïbes regorge également d'histoires. Les oiseaux parcourent des milliers de kilomètres chaque année pour relier ces îles à des terres lointaines. Les paysages naturels se transforment sans cesse. De nouvelles espèces – introduites volontairement ou par accident – apportent la mort et la destruction aux écosystèmes locaux.



Certaines des meilleures histoires sont des histoires d'origine. Comment ces créatures sont-elles arrivées sur ces petites îles au milieu de la mer ? Comment se sont-elles transformées en de nouvelles variétés qui n'existent nulle part ailleurs ? Comment se sont-elles rassemblées pour former des communautés uniques ? Les merveilles uniques de la nature caribéenne sont toutes le fruit de débuts fortuits, de voyages incroyables et d'un isolement géographique.

Bénéficiant d'une incroyable variété d'animaux uniques que l'on ne trouve nulle part ailleurs, les Caraïbes constituent un merveilleux laboratoire. Nous avons l'occasion d'étudier les grandes notions de la biologie, comme l'adaptation, la compétition et l'extinction. Nous pouvons comparer chaque île à sa voisine et apprendre de leurs différences. Nous pouvons comprendre comment la diversité est née.



En ce moment, les Caraïbes sont un endroit fascinant pour la recherche. Bien qu'elles ne soient plus aussi isolées qu'autrefois, dans de nombreux domaines le travail ne fait que commencer. Des centaines voire des milliers de nouvelles espèces attendent d'être découvertes et décrites – de nouvelles histoires d'origine attendent d'être racontées.



Les Caraïbes connaissent de grands changements. La région n'est pas étrangère au changement. Les populations ont augmenté et diminué. Les cultures agricoles ont été exploitées et abandonnées sous l'influence des marchés mondiaux. Le rythme du développement, en particulier à Saint-Martin, met certainement à l'épreuve la résilience de l'écosystème de l'île. Certains de nos animaux uniques ont déjà disparu.



C'est le moment idéal pour découvrir les merveilles sauvages qui nous entourent. Les outils à notre disposition sont plus performants que jamais et le besoin n'a jamais été aussi urgent. Une grande partie du patrimoine naturel est au bord de la destruction, même si une nouvelle génération aspire à le protéger. Nous avons l'occasion de célébrer ce qui rend l'île unique à une époque où les coutumes locales sont englouties par la culture mondiale. C'est le moment d'apprendre et de partager les histoires de nos animaux indigènes exceptionnels.



Sur le chemin de l'évolution

L'évolution se produit tout autour de nous, mais les processus qui créent de nouvelles espèces sont également défaits en même temps. Il n'y a pas d'espèces d'oiseaux qui ne vivent qu'à Saint-Martin. Ce n'est pas trop surprenant : par temps clair, on peut observer des oiseaux qui se déplacent jusqu'à Anguilla ou qui arrivent de Saba. Certains oiseaux parcourent même des milliers de kilomètres pour venir vivre ici chaque hiver. Mais tous les oiseaux ne sont pas d'aussi grands voyageurs.

De nombreux oiseaux de Saint-Martin ne se trouvent que dans notre région. Il y a par exemple le sporophile rouge-gorge, l'élénie siffleuse, le colibri huppé, le quiscale merle et le colibri falle-vert. Certains autres oiseaux locaux occupent une zone de répartition plus large, mais avec des sous-espèces ou des variétés distinctes dans les Caraïbes. Bien qu'ils puissent survoler l'océan, ils ne le font généralement pas.



Comme tous les êtres vivants dans la nature, ces oiseaux sont en train d'évoluer. Au fil des générations, les sucriers qui vivent à Saint-Martin pourraient s'adapter tout doucement aux conditions de cette île. Ils pourraient s'améliorer en récoltant le nectar des fleurs locales ou en nichant hors de portée de la mangouste. Celles-ci pourraient être les premières étapes invisibles pour devenir un sucrier de Saint-Martin, qui ne se trouverait nulle part ailleurs dans le monde.

Pendant ce processus, d'autres événements inversent cette évolution. Un ouragan frappant une île voisine pourrait envoyer des oiseaux désespérés à Saint-Martin, à la recherche de nourriture. En s'intégrant à la population locale de sucriers, les nouveaux venus nivellent les minuscules différences qui commençaient à se développer dans la population de Saint-Martin. L'équilibre entre isolement et déplacement peut créer des variétés régionales qui ne deviennent jamais de nouvelles espèces distinctes.



Grâce à la possibilité d'analyser les différences génétiques, nous avons pu découvrir des différences subtiles entre les sucriers et étudier leur passé. Une étude récente compare avec des résultats surprenants plus de 40 sucriers différents provenant de différentes régions. Au cours des derniers millions d'années, il y a eu trois périodes distinctes au cours desquelles les sucriers des Grandes Antilles se sont répandues dans les Petites Antilles. Chaque nouvelle vague s'est mélangée aux sucriers locaux, et les oiseaux vivant ici aujourd'hui portent encore la preuve de ces déplacements dans leurs gènes.

Quand on a des ailes, on voyage



Les animaux ont développé à diverses reprises la capacité à voler. Les insectes ont été les premiers à prendre leur envol et sont devenus le groupe de créatures le plus diversifié au monde. Des ailes ont poussé aux dinosaures à plumes qui sont devenus des oiseaux, survivant alors que les autres dinosaures se sont éteints. Un troisième groupe a utilisé sa capacité de voler pour coloniser Saint-Martin alors que les autres mammifères ne le pouvaient pas.



Les chauves-souris sont les seuls mammifères indigènes de Saint-Martin. Du moins, elles sont les seules qui y vivent aujourd'hui. Deux rongeurs préhistoriques vivaient à Saint-Martin, mais ils avaient disparu depuis longtemps au moment où l'histoire documentée a commencé sur notre île. Tous les autres mammifères sur l'île ont été amenés par les humains. Cela inclut les animaux sauvages – rat, mangouste, raton laveur, singe – ainsi que nos animaux de compagnie et de ferme.

Les chauves-souris ont utilisé leur aptitude à voler pour se diversifier, adopter de nombreux modes de vie différents, et voyager. Il existe plus de 1 000 espèces de chauves-souris dans le monde, et huit d'entre elles se trouvent à Saint-Martin. Nos chauves-souris se nourrissent d'une grande variété d'aliments et vivent dans des endroits très variés.



Le molosse commun mange des insectes et vit souvent sous les tôles ondulées des toits en zinc. C'est une petite chauve-souris que l'on voit fréquemment dans les quartiers de l'île. Elle sort au crépuscule pour attraper des insectes volants. À notre grand avantage, les moustiques font souvent partie de son dîner.

L'artibée de Jamaïque et le brachyphylle des Antilles sont plus gros et mangent des fruits. On les voit souvent la nuit autour des arbres fruitiers, notamment les amandiers, les manguiers et les palmiers. Ces chauves-souris nichent en grands groupes dans des grottes, en particulier la Grotte du Puits dans la région des Terres Basses. Le sol de la grotte est couvert de noyaux de fruits ramenés à la grotte par les chauves-souris.



L'une de nos chauves-souris les plus remarquables est le noctilion pêcheur. Cette espèce utilise l'écholocation pour détecter les remous faits par les poissons à la surface de l'eau. Elle descend ensuite en piqué et attrape le poisson avec ses grandes pattes. Bien sûr, tout cela se fait dans l'obscurité la plus totale !

Les chauves-souris se sont adaptées aux îles des Caraïbes, générant en cours de route de nouvelles espèces. Le brachyphylle des Antilles ne se trouve que dans les Caraïbes. L'ardops arboricole de Montserrat et la natalide à oreilles tubulées ne se trouvent que dans les Petites Antilles. Seuls mammifères à voler, ce sont nos seuls mammifères indigènes, et elles ont véritablement élu domicile aux Caraïbes.

Entre deux milieux



À Saint-Martin, on n'est jamais loin de la mer. On la trouve évidemment au bord de chaque plage et au pied de chaque falaise de bord de mer. Mais la mer a aussi des moyens d'envahir l'île elle-même.

La mer s'infiltre dans la terre à travers le calcaire poreux, ajoutant sa salinité à l'eau des puits. Elle remonte vers l'amont dans les quelques endroits où l'eau douce qui descend par les ravins entre les collines atteint la mer. Et, bien sûr, l'eau salée de la mer remplit beaucoup de nos marais salants.

Ces eaux saumâtres, qui ne font pas partie de la mer sans en être totalement séparées, constituent un habitat riche et unique. Les créatures qui y vivent doivent s'adapter aux conditions changeantes de cette zone : une pluie torrentielle rend l'eau plus douce, tandis qu'une période de sécheresse la rend plus salée.



Pour certains, la vie entre deux milieux est temporaire. De nombreux poissons juvéniles utilisent les zones humides saumâtres des mangroves comme nurserie. Les eaux peu profondes où ils sont protégés par les racines des mangroves sont un endroit sûr pour grandir. Ils nagent ensuite jusqu'au récif de corail pour y vivre. Certaines espèces d'eau douce, comme le mulot de montagne et de nombreuses crevettes d'eau douce, flottent dans la mer tant qu'elles ne sont encore que des œufs. Après leur éclosion, elles se déplacent avec le courant, puis nagent pour retrouver l'eau douce et y arriver à maturité.

Les poissons comme le gobie à crêtes de l'Atlantique passent toute leur vie à la frontière entre deux milieux. Ils vivent souvent autour des mangroves, se creusent un petit trou dans le sable ou se cachent à l'abri des racines. Ils vivent également dans les estuaires où les ruisseaux et les rivières se jettent dans la mer. Contrairement à la plupart des poissons, ils peuvent vivre en eau parfaitement douce, en eau de mer pure et dans toute eau intermédiaire.



Le gobie à crêtes de l'Atlantique est aussi flexible en matière de nourriture. Les algues sont à leur menu, ainsi que les crabes, les insectes, les escargots et même les petits poissons. Il fait partie intégrante de la communauté des zones humides qui capture les nutriments qui descendent de l'île. Il contribue à garder les mers à la fois propres et peuplées.

Le gobie à crêtes de l'Atlantique est adaptable et a trouvé sa place au carrefour de ces deux milieux. Ce faisant, il a tourné le dos à la vie en plein océan. C'est une créature de la mer, liée pour toujours aux rivages terrestres.



Le monde des tout petits

Ils sont tout autour de nous, mais on les remarque rarement. Ils sont spécialement équipés pour l'escalade, mais vivent surtout au sol. Ce sont probablement les reptiles les plus communs à Saint-Martin, mais peu de gens connaissent leurs noms.

Les petits geckos de Saint-Martin sont parmi ses habitants les plus uniques et mystérieux. L'île en compte deux espèces. La plus petite est connue sous le nom de petit gecko du Banc d'Anguilla. La plus grande est appelée sphéro des îles du Nord. On trouve, cachés dans leurs noms, quelques indices sur leur caractère unique.



Le petit gecko du Banc d'Anguilla ne se rencontre que sur quelques îles dans le monde : Anguilla, St. Martin, Saint-Barthélemy et les îlots plus petits dans les environs immédiats. Ensemble, ces îles forment le Banc d'Anguilla, d'où son nom. Lorsque la dernière période glaciaire a fait baisser le niveau de la mer en retenant l'eau dans les glaciers, ces îles se sont reliées pour former une île plus grande. Si vous allez à Saba ou Saint-Eustache – qui n'ont jamais été reliées à Saint-Martin – vous ne trouverez pas le petit gecko du Banc d'Anguilla. C'est son cousin, le petit gecko de Saba, qui y vit.

Le sphéro des Îles du Nord, comme son nom l'indique également, ne vit que dans une certaine région des Caraïbes. On le trouve sur des îles dans la partie nord des Petites Antilles, depuis Anguilla jusqu'à Nevis.



Les petits geckos sont peut-être minuscules, mais leur force réside dans leur nombre. Il existe plus de 100 espèces de petits geckos dans le genre *Sphaerodactylus*, et la grande majorité d'entre eux ne vivent que dans les Caraïbes. Cette diversité dynamique est l'une des raisons pour lesquelles les Caraïbes sont considérées comme une zone de biodiversité primordiale.

En termes de population, une étude a mesuré une densité de petits geckos équivalente à 21 000 geckos par acre. En théorie, cela correspondrait à environ 450 millions de petits geckos à Saint-Martin, si toute l'île était pour eux un habitat parfait. Il y en a probablement beaucoup moins, mais le nombre réel pourrait être extraordinairement élevé.



Que font ces petits lézards ? Ils mangent des insectes, surtout des fourmis et autres petites créatures, et probablement en grande quantité. Peut-être suffisamment pour avoir un impact sur l'ensemble de l'écosystème de l'île. Ils ont fait de leur taille miniature un avantage qui leur a permis de prospérer de manière incroyable. Dans les Caraïbes, leurs petits pieds laissent une grande empreinte.

Le dernier refuge



Les ravines sur le versant ouest du Pic Paradis abritent une forêt unique en son genre à Saint-Martin, et sur les îles voisines Anguilla et Saint-Barthélemy aussi d'ailleurs. C'est le foyer de l'anolis de Saint-Martin, et c'est peut-être aussi son lieu de naissance.

En écologie, le terme endémique signifie qu'une espèce ne se trouve qu'à un endroit précis. Cette situation peut s'expliquer de plusieurs façons. Une espèce néoendémique est une nouvelle espèce qui évolue dans un lieu unique. Cela arrive souvent dans les îles. Le terme paléoendémique décrit une situation presque inverse : c'est le dernier refuge d'une espèce qui était autrefois plus répandue. Cela peut aussi se produire sur une île.



Notre bel anolis de Saint-Martin – comme la plupart de nos reptiles indigènes – est un excellent exemple d'une espèce néoendémique. Les petits lézards se répandent d'île en île, générant une grande variété d'espèces au fur et à mesure qu'ils s'adaptent à leur nouveau foyer. La forêt luxuriante a peut-être été l'habitat ancestral de cette espèce qui est mal adaptée à la pleine chaleur du soleil tropical et habite principalement dans les zones ombragées.

Pendant la plus grande partie des 100 000 dernières années, l'anolis de Saint-Martin a probablement eu une grande quantité d'habitats. Le niveau de la mer était plus bas, et Saint-Martin faisait partie d'une île beaucoup plus grande qui comprenait l'actuelle Anguilla, Saint-Barthélemy et au-delà. Il y avait certainement de nombreuses forêts ombragées où ce lézard pouvait vivre.



Il y a environ 12 000 ans, l'élévation du niveau de la mer a séparé Saint-Martin, Anguilla et Saint-Barthélemy. L'anolis de Saint-Martin vivait probablement sur les trois îles, mais les îles de Saint-Barthélemy et Anguilla sont toutes deux plus basses que Saint-Martin. De ce fait, elles ne disposaient pas de la protection contre l'eau et le vent nécessaire pour développer le type de forêt de feuillus qui s'étend de Colombier jusqu'au Pic Paradis.

Nous n'avons aucune trace de l'anolis de Saint-Martin à Saint-Barthélemy, et il a été observé pour la dernière fois à Anguilla dans les années 1920. Aujourd'hui, il ne vit plus qu'à Saint-Martin, constituant ainsi une population relique dans son dernier refuge. C'est à la fois une espèce néoendémique qui est apparue sur notre île, et une espèce paléoendémique qui a disparu des autres endroits où il vivait.



La plupart des créatures les plus extraordinaires de la nature ont évolué sur des îles. Même si elles ne représentent qu'un pourcentage infime de la masse terrestre, les îles abritent une grande partie de la diversité de notre planète. Malheureusement, plus de la moitié des extinctions d'animaux ont également eu lieu sur des îles, et cette tendance se poursuit. La spécificité de l'île – sa richesse et sa lutte – se reflète dans notre anolis de Saint-Martin.

Cachés à la vue de tous



Cela fait plus de 200 ans que les hommes s'appliquent à décrire et à nommer systématiquement les plantes et les animaux qui les entourent. On pourrait croire que ce processus est en train de s'achever. En réalité, c'est presque le contraire : nous continuons à découvrir environ 10 000 nouvelles espèces d'animaux chaque année.

Il est vrai que beaucoup de ces nouvelles espèces sont des insectes. Nous avons décrit un million d'espèces d'insectes, et il pourrait y en avoir six à dix millions de plus. Mais nous découvrons aussi des animaux plus grands : des lézards, des grenouilles, des oiseaux et même des baleines.

Il y a de fortes chances qu'il y ait des espèces inconnues ici même à Saint-Martin. L'île est déjà devenu l'habitat de trois « nouvelles » espèces de lézards au 21^{ème} siècle. Aucune d'entre elles n'était véritablement inconnue, mais aucune d'entre elles n'était considérée comme une espèce distincte jusqu'à récemment.



L'anolis de Saint-Martin, par exemple, était considéré comme une sous-espèce d'un lézard appelé anolis de Watts jusqu'à ce que l'analyse de leur ADN montre qu'ils présentent plus de différences qu'on ne le pensait au départ.

Dans certains cas, deux espèces se ressemblent tellement qu'il est presque impossible de les distinguer. C'est ce qu'on appelle les espèces cryptiques. L'analyse génétique peut être utilisée pour distinguer deux espèces qui se cachent sous une même forme. Dans d'autres cas, deux animaux identiques peuvent avoir des parasites différents — des parasites qui peuvent faire la différence entre eux même si nous ne le pouvons pas.

La plupart des nouvelles espèces que nous trouverons à Saint-Martin seront de petits animaux ordinaires : des coléoptères qui vivent sous les rochers, des minuscules papillons de nuit et des petites araignées. Le processus



d'identification et de description de ces animaux prendra beaucoup de temps. Une grande partie du travail sera effectuée au microscope et dans des séquenceurs d'ADN.

Il existe des insectes colorés et attachants que nous n'avons pas identifiés avec certitude. La punaise des lianes faux-persils de Saint-Martin n'a pas encore été décrite, bien que des spécimens aient été remis à un groupe de scientifiques pour être étudiés. Notre phasme pourrait également être une nouvelle espèce.

Est-il important d'identifier toutes les petites créatures qui vivent à Saint-Martin ? D'une certaine manière, cela pourrait être plus une question de philosophie que d'utilité. Qui serions-nous si nous perdions le désir d'en savoir plus sur le monde qui nous entoure ? D'un autre côté, ce savoir apparemment obscur a peut-être une utilité future. Pourrions-nous un jour apporter la vie sur une planète lointaine sans la comprendre d'abord ici sur terre ?







Ce livre a été conçu comme un compagnon de l'Amuseum Naturalis, le musée gratuit de la nature, du patrimoine et de la culture de Saint-Martin. L'Amuseum et ce livre ont été créés par Les Fruits de Mer.

Les Fruits de Mer est une association à but non lucratif basée à Saint-Martin, dont l'objet principal est la sensibilisation à la nature, la culture et le patrimoine. L'association œuvre à travers d'un musée gratuit, des publications, un programme pédagogique et l'organisation d'événements publics. En savoir plus sur lesfruitsdemer.com et amuseumnaturalis.com.